

Les journaux quotidiens ont tous donné avec un soin jaloux le compte rendu détaillé de cette journée splendide, qui comptera dans les annales des solennités arlésiennes.

Dans ce cadre reposant de l'amphithéâtre, à partir de deux heures, quelle cohue! quelle admiration! quel entrain! Le souci des affaires, les ennuis domestiques, toutes ces petites choses qui nous occupent et qui chaque jour font nos joies et nos peines, avaient été oubliées.

En rentrant aux arènes, le coup d'œil de la piste était imposant et solennel... Des membres du Comité des Fêtes la traversent en courant avec des mines heureuses. Des spectateurs déjà placés aux premiers rangs et venus d'un peu partout, qui avaient des lorgnettes en bandoulière et des visages épanouis, regardaient avec ravissement l'arrivée de ces vierginencos.

Aux tribunes, il y a l'affluence sérieuse des grands jours: toutes les élégantes d'Arles et des environs sont là, éventails déployés, les unes qui regardent et puis d'autres que l'on regarde; tout autour des gradins, partout où il y a une place, partout où il y a une pierre, il y a une toilette.

C'est une débauche de dentelles, de soie, de fanfreluches, de diamants; tout ce parterre de beauté fleuri roucoule sur n'importe quoi et sur n'importe qui; on voit des demoiselles qui cherchent des yeux sans jamais rien trouver, des vierginencos plus heureuses font signe avec la main.

Au milieu de cette cacophonie de bleu, de rose, de jaune, à côté de ces toilettes éblouissantes et étourdissantes, comme nous paraissions mal habillés, nous... les garçons... C'était presque humiliant.

La Reine du Félibrige descend enfin les escaliers et arrive sur la scène, sa marche est un vrai triomphe. Le Comité permanent la reçoit avec tous les égards dus aux têtes couronnées. Son discours qui s'adresse à toutes ces Mireilles, à tout ce peuple d'Arles réunis devant elle, n'est pas moins pompeux; toutes ces charmantes petites mains qui se dressent pour applaudir donnent l'illusion d'un monde supérieur qui est heureux, on sent frémir la chair et palpiter la vie, on se demande alors si toutes ces «Vierginencos», qui ressemblent à des anges, ne vont pas s'envoler vers leur reine et de là vers les cieux.

La représentation de *Mireille*, en patois rhodanien, ne fut peut-être pas captivante comme en pure langue française, mais la musique était si caressante, si harmonieuse, les artistes si brillants, que le succès complet triompha sur toute la ligne.

Lorsque l'orage, jaloux de notre plaisir, eut fini de nous menacer, lorsque le tonnerre eut fini ses applaudissements, lorsque le soleil, l'astre-roi, jetant ses derniers rayons et semblant, lui aussi, quitter à regret ce monument splendide, je dis à un poète placé à mon côté: «Si vous avez l'âme sensible, montez maintenant au sommet de la Tour, tout en haut de

ce capitole, et quand vous serez rendu, dominant ce jardin de pierre aux mille et mille fleurs multicolores, qu'entourent ces gigantesques arceaux découpés en dentelles sur l'azur du ciel, environnant ces spectateurs ravis, placés dans tous les angles, sur toutes les saillies, sur tous les frontons, vous regarderez...

Vous verrez Marguerite Priolo, la Reine de ce séraphique empire, vous verrez à vos pieds la ville d'Arles majestueusement assise comme une grande dame au milieu d'une plaine immense, vous verrez les deux colonnes du théâtre antique qui se profileront comme deux témoins de cet inoubliable spectacle. Vous verrez la nuit qui arrive, les ombres qui descendent, les formes qui se confondent, la rêverie qui plane sur cette scène imposante, et vous verrez disparaître une à une ces ruines célèbres, depuis les Alyscamps jusqu'à Montmajour, et qui ressemblent alors à de sombres criminels condamnés par les hommes au pilori des siècles.

Puis quand la voix de Mireille, chantant le grand air du «flambeau divin», vous rappellera à la réalité, vous vous demanderez alors si la fiction du Dante s'étant réalisée pour vous, vous n'avez pas une vision du Paradis sous les yeux.

Châteaubriand en était là quand il disait: «Si je n'avais pas de famille, je voyagerais. Après avoir visité l'Italie et l'Espagne, je fixerais ma résidence à Arles. C'est là que je bâtirais mon tabernacle, c'est là, parmi les ruines de plusieurs empires et de trois mille années, que je bâtirais ma tombe.»

Arles! nom plein de mystère, nom mélancolique comme un soupir du cœur. Au milieu de ce monde moderne, dévoré par la fièvre du plaisir, tu apparais comme le cloître béni où Le Tasse, fatigué des agitations de son siècle, venait chercher la paix, comme un centre incomparable d'influences vivifiantes auquel nul homme cultivé ne peut demeurer insensible.

L'HOMME DE BRONZE, 19 juillet 1914, p. 1.

Journal Title: L'HOMME DE BRONZE
Journal Subtitle: Journal de l'arrondissement d'Arles
Journal Provenance: Arles
Day of Week: dimanche
Calendar Date: 19 JUILLET 1914
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 1,815
Year: 35^e ANNÉE
Pagination: 1
Title of Article: Après les Fêtes Vierginencos et Mireille
Subtitle of Article:
Signature: L. GERMAIN fils.
Pseudonym:
Author: L. Germain (*fils*)
Layout: Front-page main text
Cross-reference: